



Nan Goldin, de lutte et d'extase

Nan Goldin, de lutte et d'extase Partager l'article Copier le lien Facebook X Pinterest À 71 ans, la photographe américaine, lauréate du prix Kering Women in Motion et actuellement à l'honneur aux Rencontres d'Arles, n'en finit pas de bousculer les regards. Sa dernière exposition, avant la rétrospective que lui consacrera le Grand Palais à Paris en 2026, entremêle ses images prises sur le vif et celles capturées dans les musées, dans une quête ultime de beauté.

Des chats aux yeux verts pointant l'objectif, des sculptures de nus en marbre blanc au corps soyeux, de jeunes couples amoureux, une panthère noire, des tableaux mythologiques, Orphée et Eurydice, des visages aux beautés écorchées...

Le diaporama enchaîne les jeux de miroirs entre les photographies de Nan Goldin et de ses proches – avec sa lumière dorée et sa crudité qui font sa signature depuis les années 70 – et les chefs-d'œuvre – tableaux et sculptures antiques – qu'elle a pris en photo depuis 2010 dans les plus grands musées du monde à Rome, à Paris, à New York. Grave et éraillée, sa voix accompagne ce que l'artiste elle-même nomme son "voyage de l'âme" et résonne dans l'obscurité de l'église Saint-Blaise, tout près du Théâtre antique d'Arles.

Son Syndrome de Stendhal, présenté à Arles

C'est dans ce lieu même qu'en 1987, elle venait présenter pour la première fois en Europe l'œuvre qui devait la rendre célèbre et ouvrir un nouveau chapitre de l'histoire de la photographie vers les portes de l'intime : *The Ballad of Sexual Dependency* (1981-1996). Elle y donnait à voir avec le plus de vérité possible sa vie et celle de sa "tribu", rythmée par les addictions, le sexe, la violence, l'amour et la solidarité.

Aujourd'hui, c'est son *Syndrome de Stendhal* (2024) qu'elle partage avec le public arlésien après avoir présenté le film à New York à l'automne dernier. Le titre fait référence au voyage de Stendhal en Italie qui, face aux œuvres qu'il découvre à Florence, ressent une émotion si intense qu'il l'assimile à un choc. "Nan Goldin aussi nous montre dans cette œuvre qu'on peut tomber d'évanouissement face à la beauté", confie Christoph Wiesner, directeur des Rencontres d'Arles qui a voulu faire de la photographe star la figure de cette 56^e édition placée sous le signe des "images indociles".

1/6 Photographe du réel Nan Goldin

Qui mieux que l'Américaine, photographe du réel et activiste dans l'âme, pour incarner cette thématique de l'indocilité, qui plus est dans un contexte géopolitique remettant en cause les droits des minorités ? Depuis qu'elle a décidé, à 18 ans, de faire de la photographie sa manière d'habiter le monde, Nan Goldin a toujours flirté entre l'ombre et la lumière, la poésie et la violence, l'esthétique et l'extase.

"Nan est une figure de courage, elle incarne la résilience et l'amitié, ses images ont influencé toute une génération, et changent celui ou celle qui les regarde", insiste Laurent Claquin, porte-parole de Kering, lors de la cérémonie de remise de son prix Women 1 in Motion, en juillet dernier, à Arles.

À 71 ans, l'artiste pointe elle-même l'ironie de se voir remettre ce prix alors qu'elle atteint un moment de sa vie où elle arrive à peine à marcher. "Et pourtant, je me sens toujours une femme en mouvement !", confie-t-elle non sans fierté à l'amphithéâtre comble venu l'acclamer.

Sur cette photo : Picnic on the Esplanade, Boston, 1973.

2/6 Survivante Nan Goldin

Nan Goldin a tout d'une survivante. Presque tous ceux qu'elle a immortalisés dans sa série *Memory Lost* sont partis, ravagés par le sida, la drogue ou la maladie. D'eux, il ne lui reste que les images captées dans leur vérité nue. Sa façon à elle de les garder vivants, de continuer de célébrer leur beauté et non leur marginalité. "J'ai été la première à montrer des personnes trans sans en faire des monstres", rappelle-t-elle. Nan Goldin n'a jamais cessé de témoigner, de donner une voix aux minorités,



à la communauté transgenre et LGBT dont elle fait partie.

"Ces gens que vous voyez sur ces images, c'est ma famille, je suis queer", tient-elle à affirmer dans un moment de recul social, partageant son inquiétude face à une Amérique réactionnaire faisant fi des avancées démocratiques "comme s'il n'y avait jamais eu de révolution culturelle". "C'est pour cela, poursuit-elle, qu'il est important de montrer à nouveau ces images. "

Sur cette photo : Brian and Nan in Kimono, 1983.

3/6 "This Will Not End Well", bientôt à Paris Nan Goldin

Depuis plusieurs années, Nan Goldin ne photographie plus frénétiquement son entourage comme elle le faisait dans sa jeunesse où son appareil était son troisième œil. Aujourd'hui, elle "édite" ses archives, les met en scène à la manière d'un cinéaste avec des musiques, des voix off, des dispositifs scéniques, un récit-fiction qui embarque le spectateur dans un voyage au cœur des affres de la condition humaine, à la manière d'une Zola contemporaine et "avec l'empathie qu'ont les femmes et quelques hommes", précise-t-elle.

"This Will Not End Well", titre de sa rétrospective dont la dernière étape est prévue à Paris au Grand Palais au printemps 2026, donne le ton de sa narration.

Même si, selon Fredrik Liew, le curateur suédois du Moderna Museet, il témoigne à l'inverse de l'humour et de « l'indéfectible joie de vivre » de celle qui a fui le conservatisme et le puritanisme de sa famille américaine à 14 ans.

"Je photographie parce que je ne veux pas qu'on réécrive ma vie ou qu'on la nettoie", confiait-elle au Monde en 1987. En 2026 à Paris, elle présentera également à la Chapelle de la Salpêtrière une œuvre qu'elle avait déjà montrée dans ce lieu même en 2004 : un hommage à sa sœur Barbara, dont le suicide à l'âge de 18 ans hante depuis toujours son travail. Nancy a 11 ans quand sa sœur, victime de dépression, s'allonge sur les rails d'un train pour mettre fin à ses jours.

Barbara n'était pas folle d'après elle, juste une adolescente qui échappait aux cadres et avait besoin d'aide. C'est pour ne pas l'oublier et retrouver son visage qu'elle s'est mise à photographier obsessionnellement tout son entourage dans une tentative désespérée d'immortaliser ses âmes sœurs et de rendre les marges visibles.

Sur cette photo : Amanda at the Sauna, Hotel Savoy, Berlin, 1993.

4/6 Le sens de son instinct Nan Goldin

Femme et artiste libre, esthète de l'errance intérieure, Nan Goldin cultive une "approche instinctive et purement émotionnelle, raconte le photographe Léo Martin qui fut son assistant à Berlin en 2015. Tout vibre autour d'elle et se déploie dans le sens de son instinct. Chaque situation de la vie est une expérience en soi, sa vie est son œuvre, son œuvre est sa vie. Il n'y a aucune frontière entre l'intime et le public. "

"David Armstrong – grand complice de Nan depuis les années 70, décédé en 2014 – à Luma Arles, considère que "sa vie entière est une performance". Selon lui, "son activisme contre les opioïdes avec son association P. A. I. N. (Prescription Addiction Intervention Now), ou sa dénonciation actuelle de la guerre à Gaza est en lien direct avec son œuvre qui est déjà un acte de résistance".

Sur cette photo : Hands, 2004.

5/6 Son regard sur la peinture Nan Goldin

Pour Christoph Wiesner, peu d'artistes aussi engagés qu'elle sont aussi prêts à affronter les pouvoirs dominants, à faire entendre des voix et des visages invisibilisés. Son autoportrait à l'œil au beurre noir reste un témoignage puissant de son engagement à parler de la domination masculine et des violences faites aux femmes. De ses récents travaux dans les musées ressort son obsession à capter la beauté dans sa sensualité ou sa sauvagerie.

Les diptyques qu'elle compose dans Le Syndrome de Stendhal saisissent par leurs échos. Nan Goldin aurait aimé être peintre. On le comprend en découvrant son regard amoureux sur la peinture classique.

On décrypte mieux aussi les fulgurances de ses photos, son rapport à la pellicule couleur, à ses lumières. "Certaines de ses images sont seulement des flous, des traces, comme si elle voulait rendre compte du passage du temps", ajoute Matthieu Humery, surpris de la connaître aussi éloquente et de la





voir plongée dans un doute permanent, hésitant pour chacune de ses prises de parole et apparitions.

Sur cette photo : The Hug, New York City, 1980.

6/6 Puissance de l'image du réel Nan Goldin

Pendant les Rencontres d'Arles, pour sa soirée spéciale au Théâtre antique en juillet dernier, elle avait demandé à l'écrivain Édouard Louis de partager la scène avec elle pour invectiver le public sur les horreurs de Gaza, se laissant ainsi une porte de sortie si jamais elle ne se sentait pas le cœur à affronter la foule...

Finalement, elle était là, debout, sous le ciel étoilé de l'amphithéâtre romain, avec sa silhouette frêle, sa veste en cuir Gucci rouge comme ses boucles rousses, faisant entendre de sa voix de vieille combattante, grave et posée, son désir plus vif que jamais de témoigner par la puissance de l'image du réel qu'on voudrait oublier.

Sur cette photo : Gravestone in Pet Cemetery, Lisbonne, 1998.

Cet article a initialement été publié dans le magazine Marie Claire numéro 877 daté octobre 2025. ■

